

LE COURRIER MUSICAL ET THÉÂTRAL

ABONNEMENT
pour la France et les Colonies
Un an : : : : Fr. 60

ABONNEMENT
pour les pays étrangers
Un an : : : : Fr. 100

L'ÂME ROMANTIQUE

par H.-S. Sulzberger.

*I live not in myself, but I become
Portion of that around me.*

« CHILDRE HAROLD ».

Le romantisme est de tout temps. De tout temps, à travers les âges, les cultures et leurs formes expressives changeantes, l'âme humaine nostalgique et inquiète, être « ondoyant et divers » ; insatiable et inassouvie, selon son état de primitivité ou de perfection par la foi a recherché un idéal suprême : l'écho ésoérique de son existence dans l'âme fraternelle universelle par l'amour, par la magie de son imagination dans la nature ambiante ; et par la spéculation métaphysique elle a recherché les lois et les rapports qui la relient comme unité intégrale « âme-esprit » aux mondes visibles et transcendants. Elle s'est penchée sur le miroir magique de ses rêves qui en se transfigurant devinrent vision, parole, musique. Et le moment fut né où le temps touche à l'infini ; où Faust prononce la formule magique de la création artistique : « Demeure donc, tu es si beau ! ». Cette conception qui met la réalisation créatrice du « moi » comme unité dynamique au rythme du dynamisme universel en créant ainsi la durée illusoire est le procédé fondamental de l'individualisme romantique. C'est là la source profonde de l'état de rêve où se plonge dans une incantation suprême avec délice, dans un paroxysme de volupté l'âme romantique en se mirant dans le monde mouvant de l'ambiance qui représente et fait durer son image. Lamartine et Liszt ; *Le Lac* et *Les Années de pèlerinage* sont les réflexes sonores de cet état d'âme. Ce n'est que par rapprochement passager au réalisme pessimiste que cet aspect se trouble, pour retrouver pourtant au fond de soi-même la flamme ardente d'une durée infinie (*La tristesse d'Olympio*, de Victor Hugo). Et de nos jours, tous les efforts de valner le temps par la vitesse n'est-ce pas la recherche « du temps perdu ? ». N'est-ce pas l'effort d'aboier les limites du temps par le mouvement que le sens profond de la musique même, art dynamique par excellence et individualiste par vocation ?

Au plan de la conscience, le temps est la projection de l'espace limité dans la plaine du mouvement universel. L'idéologie romantique tend à changer les dimensions du temps et de l'espace. Dans ce flamboyant manifeste de la poésie romantique qu'est la préface de *Cromwell*, Victor Hugo s'attaque au mécanisme statique de l'art classique, à l'unité du temps et du lieu, règle immuable du drame régulier, en élargissant par la conception plus vaste le plan du dynamisme intrinsèque.

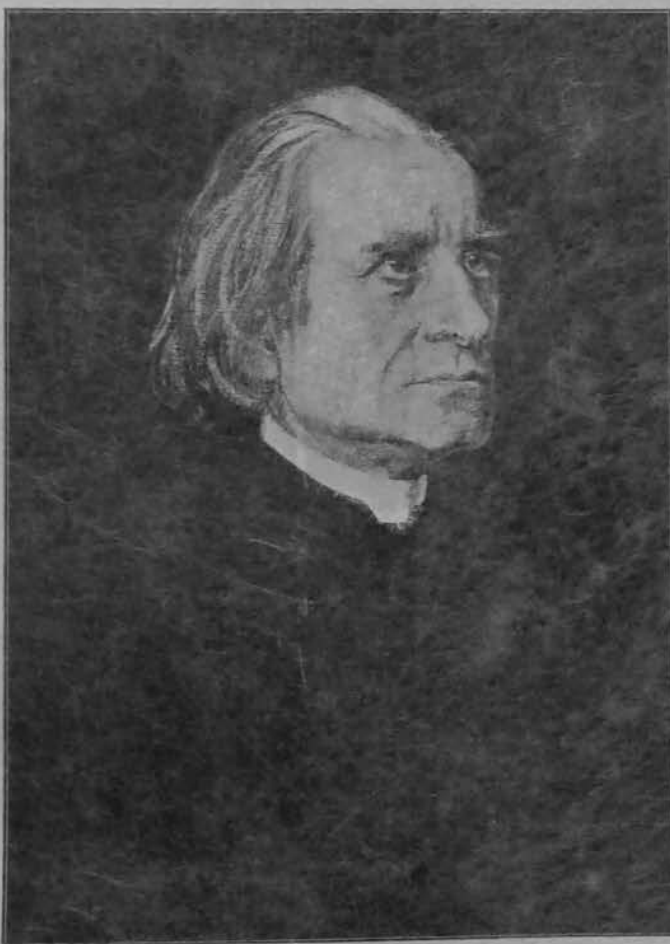
Le rêve et l'amour, aventures éternelles de l'âme vagabonde humaine n'ouvrent-elles pas les portes toutes grandes sur ce royaume enchanté du surnaturel, de l'irréel, solutions romantiques du problème : *temps-espace*, et par là du problème de l'individu ? Etats d'âme chaotiques d'ivresse suprême, de rayonnement et d'extase où par l'incantation d'une fiction exaltée le temps et l'espace dans une atmosphère irréelle se confondent, le moi perd la notion de son unité individuelle, s'élargit sur le plan de multiplicité illimitée (non collective). Quand le sommeil dans sa vaporeuse barque nocturne nous enlève loin de la réalité claire, précise et bruyante sur le Styx du rêve dans cette bleue pénombre de suave torpeur, ce n'est point l'oubli, l'abandon du monde réel, dans cet effacement accidentel du moi conscient ; c'est un contact subtil et prodigieux avec l'âme multiple

et transfigurée du moi subconscient, désarticulé, désordonné et chaotique qui se meut dans des dimensions fantastiques et assume des fonctions démesurées dans ce mélange singulier de réel et fictif qui efface les limites du moi personnel. Quand l'amour d'une ivresse dionysiaque exalte l'âme et les sens et qu'il emplit notre monde intérieur de mirages et de splendeurs et éveille un écho multiple et sonore du monde ambiant magnifié par la fantaisie en extase et qu'il épanche ce printemps radieux, oubli de l'heure fugitive, n'est-ce pas l'état d'âme passager qui correspond à la disposition continue de l'âme romantique ?

Au fond de l'âme nationaliste, claire et précise de ce XVIII^e siècle qui offre tant de parallèles à notre époque mécanisée et collectiviste ne s'égrène-t-il pas, signal d'une ère nouvelle, le chant doux et rêveur du « promeneur solitaire » J.-J. Rousseau, dans un grand bruissement de verdure de ce jardin enchanté qui, enfin, s'éveille libre, vaste et ondoyante : la Nature ? Tel est le thème continu et varié de cet hymne dans la tendresse alanguie et la magnificence somptueuse de sa pure métopée. Et les sources se mettent à chanter, les voix éparées et les murmures flottants, les soupirs langoureux des harpes coléennes des pares à l'abandon, et les rêveurs clairs de lune qui reflètent leur image languide dans les lacs endormis éveillent les langoureux et les nostalgiques, voluptés douloureuses, élan vers les horizons vastes, essors mystiques qui au delà des appels de la passion et de la chair vont vers les choses supra-terrestres, ennus de l'âme vagabonde et nomade. Jeunesse radieuse du cœur tendu vers l'idéal et mélancolie de la désillusion. Voilà les deux faces de l'âme romantique, celle de jadis comme celle d'aujourd'hui. Effets et causes dans le labyrinthe chaotique du dynamisme des éléments créateurs, causes et effets dans le cercle vicieux du monde de l'âme mouvementé. Etats dérivés de l'idéalisme (rationnaliste) classique et déjà tendus vers le pessimisme philosophique, du réalisme et de l'analyse scientifique.

Tous ces éléments épars formant dans leur ensemble et par la résultante des forces dynamiques si diverses cet état d'âme si paradoxal, contradictoire et étrangement troublant comme des fleuves puissants convergeant dans un bassin sonore, se mêlant et se confondant, créant une vie tumultueuse et multiple, se parant de lumière sous la constellation d'une conception du monde philosophique nouvelle au crépuscule du rationalisme pur et déjà à l'aube du matérialisme scientifique allaient — vers 1830 — composer ce paysage

d'âme mouvementé et grandiose, sentimental et héroïque, rêveur et pathétique : l'art romantique. C'est comme une gigantesque éruption de toutes les forces tumultueuses de la nature toute-puissante, le royaume rayonnant du génie créateur de l'Eros ; encore que le choc des mouvements et des idées ne se produise pas simultanément avec la même intensité dans les arts différents, poésie, peinture, musique, le déchaînement et tel que les limites sous le rayon vivifiant d'une esthétique toute nouvelle tendent à se déformer et se confondre pour établir l'œuvre d'art complet (« Gesamtkunstwerk » de Wagner) et à mêler dans leur tourbillon vertigineux et éblouissant l'individu même de son créateur, de l'artiste qui par l'extériorisation passionnée de ses idées et son monde sensitif prend dans sa vie l'allure étrange, fière et pathétique de l'âme nomade, affranchie, bohème. Et des noms jaillissent nouveaux, hardis, colorés, suggestifs, des « genres » nouveaux et déconcertants, des formes harmonieuses et sonores, penchées douloureusement comme des saules aux bords des ruisseaux pruitaniers



Un grand romantique :

FRANZ LISZT.

sur le paysage mouvant des idées flottantes : les « promenades », les « rêveries », les « méditations » sur le mal du siècle, les *Nights thoughts* de Pape, les *Nuits* de Musset et les *Nocturnes* de Chopin forment des reflets et des phases différentes, *Childe Harold* de Byron et les aventures et les hardies *Années de pèlerinage* de Liszt, et toutes ces *Confessions* qui dès l'époque de saint-Augustin à Jean-Jacques et Musset renouent ce passionnant problème si aigu de l'époque romantique : l'individualisme.

Car c'est autour de ce « moi », centre de tout ce dynamisme émotionnel que tournent et évoluent, astros vagabonds en recherche de leur gravitation, les idées poétiques, les systèmes philosophiques, les fiéres et grandiloquentes antithèses de Victor Hugo et les enchaînements harmonieux des *Méditations* de Lamartine aussi bien que frères rubellés de l'âme nocturne d'un Chopin ou les répons paradisiaques de la somptueuse *Sonate* de Liszt, ou les deux faces du « moi », le démon et l'ange, Méphisto et Marguerite, comme les formes opposées d'une même idée, se combattent, se pénètrent, se transfigurent, symboles épiques du « moi » sombre et du « moi » clair, Satan et Dieu, Eros profane et Eros divin. Et l'univers, la « Nature » animée et sonore répercute l'écho de notre existence éphémère, de nos amours exaltés, de notre mélancolie rêveuse se fait le limpide miroir magique :

... Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos,
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :
O temps, suspens toi vol ! et vous, heures propices
Suspendez votre cours,
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.....
Gardez de celle nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

(LAMARTINE.)

Mais le mal vague, la mélancolie harmonieuse sous l'âpre vent du pessimisme devient abnégation, douloureux et renoncement. Et encore et pourtant : le « moi » reste centre, bassin miraculeux où confluent enfin les sources. L'évocation définitive où s'enferme le « moi » et le monde :

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose en son palpitier sous un voile...
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

Et Baudelaire, cet aïeul « antirromantique » en poésie et apôtre d'Edgar Poe et de Richard Wagner, de toute sa vie malgré l'aspiration au classicisme, témoin du plus acharné égoïsme et de cet étrange dédoublement, de cette scission du « moi » qui, chez Robert Schumann prend la forme d'une folie de persécution, une hallucination sonore par des voix mystiques qui le guettent continuellement et qu'il « écoute » dès sa jeunesse en composant.

La symétrie classique fut l'image d'un ordre supérieur, du grand mécanisme cosmique, de l'idée cosmocentrique, de la raison claire et universelle, du monde défini : l'asymétrie de l'individu sentimental, sensoriel dépasse la forme, dans sa multiplicité crée la forme correspondante dans son œuvre. Les dernières œuvres de Beethoven en témoignent. Le principe de l'individu est le point cardinal vers lequel gravite la création artistique. L'intuition, la lumière subite qui de tout temps est le moment créateur, devient la voix triomphale et divine, le *momentum agens*, sous la tempête du sentiment tumultueux. Toute la semblance contradiction paradoxale de l'âme romantique est dans son idée de l'autocratie du « moi » et du principe anarchique de ses procédés. A la symétrie intrinsèque de l'œuvre classique issue du procédé créateur d'un moi placé dans le plan plus large du phénomène typique s'oppose l'asymétrie de la création romantique comme résultante des forces composant le « moi » sensible, le règne absolu de l'inspiration créatrice représenté déjà par le dernier Beethoven et par Goethe, fantaisies géniales ou les deux mouvements co-existent, le mouvement cosmocentrique, partant de la généralité, de la pensée typique et aboutissant dans l'abstraction formale de la raison suprême et le mouvement égoïcentrique, partant du moi sensoriel comme centre et cherchant les vestiges de son existence divisée dans le monde et au delà de son mécanisme fonctionnel dans la spéculation métaphysique de l'infini. L'évolution vers le pessimisme réaliste succédant au romantisme idéaliste n'est que l'inversion de cette même fonction de la pensée. Ces deux « polarités » de l'âme d'artiste se trouvent mises dans une co-existence où l'une ou l'autre est prépondérante suivant l'orientation spirituelle de l'époque, unissant ainsi dans une synthèse individuelle les deux grands types de l'âme humaine, Prométhée et Epiméthée, Dionysos et Apollon, l'âme primitive et l'âme ordonnée. Les sources où se désaltère cette âme totale et universelle jaillissent inarrissables, à travers les époques, leur consistance sentimentale changeante, leur instabilité dynamique, leur évolution et leur déformation spirituelle.

Le problème de l'individualisme autour duquel se groupent toutes les idées d'ordre religieux, social ou artistique, Platon l'a placé dans ses rapports avec le monde éthique, Aristote dans les relations à la culture et à l'état, les *Confessions* de saint Augustin dans le plan mystique, dans l'unité de l'âme avec Dieu. Depuis Pascal jusqu'à Schopenhauer c'est le thème central où viennent se cristalliser les théories philosophiques. La science psychologique expérimentale de nos jours cherche à déterminer le rythme intérieur en distinguant un « moi » statique, dynamique ou normal, traditionnel-conservateur, l'évolutionniste et enfin l'homme religieux qui cherche en Dieu but et fin de son essence spirituelle.

Mais toutes ces recherches parviendront-elles jamais à éclairer la richesse,

à démêler la diversité illimitée, à démarquer les courbes définitives de ces phénomènes troublants : la vie et l'essence du « moi » ? Ne reste-t-il pas dans tous les problèmes de l'algèbre psychologique le dernier résidu, le « insoluble », le mystère redoutable et sombre comme les « Dieu incarné » ? Et le « *ego ipse, ergo sum* » n'arrive point à fixer le contenu de cette inconnue. Le dernier mot restera toujours à l'artiste, à l'inspiré que la terminologie scientifique essaie en vain à classer sous la rubrique du schizophrène, de l'hystérique. Et l'artiste lui-même, poète, peintre, virtuose, par son allure grotesque ou pathétique, sa mise « pittoresque », son dédain de l'ordre, de la vie réglée du « philistin », plus profondément par sa vie qui tend à se confondre avec son œuvre, s'assimiler, s'identifier — comme les limites réciproques des arts se confondent — forme figure vivante dans ce somptueux paysage fait de mélancolie, de tendresse et d'héroïque ardeur, que fut l'époque romantique.

Ce paysage d'âme se déroule majestueux et contradictoire, hérisse de sombre passion et voile de vague tristesse où s'épanouit aux tendres clairs de lune la « fleur bleue » et mystique, royaume enchanté des méditations et des rêveries, et jardin de l'amour douloureux et du noir ennuï.

L'œuvre d'art seule sait refléter, miroir fidèle et limpide par son intuition, sa lumière intérieure, ce sentiment universel et dominateur de la nature, écouter les bruissements et les murmures des fontaines et des verdures, recueillir toutes ces harmonies éparées, faire rayonner l'âme universelle, l'atmosphère ambiante de ces labyrinthes chaotiques du sentiment déchaîné et traduire la mélodie de langueur et de nostalgie, ce leitmotiv de la maladie du siècle qui plonge ses racines dans le poignant et désespéré conflit de l'âme avec le monde, de l'individu avec la société et ses lois inductibles, l'ordre social et d'ordonner et de former ces éléments adverses dans des formes harmonieuses.

Feuilleter ce livre aux pages chamarrées d'or et ornées de multiples splendeurs, aux images naïves, héroïques et sentimentales, se promener pensivement dans ces jardins aux « ariettes oubliées », des bassins et des harpes éoliennes et des roucoulements tendres aux clairs de lune rêveurs, parcourir ce paysage composé de grandeur pathétique et de tristesse élégiaque où s'égrenent les « rêveries d'un promeneur solitaire » et les méditations sonores aux bords des lacs placides, où tissent les cloches mélancoliques du « *near more* », du « plus jamais » où résonne le « son du cor, le soir, au fond des bois », et où l'on respire l'odorant souvenir dans l'évocation lumineuse des heures bleues, que de musiques éparées, que de joies douloureuses, que de voluptés, de trésors cachés !

Le paysage, la nature verdoyante et libre, voilà la source primitive de l'inspiration, et du fond des vallons ; et des eaux limpides surgit l'image hallucinée de l'amour. Nous trouvons leur double reflet à travers le prisme de l'âme romantique, poétisée dans la poésie, la peinture, la musique de l'époque.

La nature, au XVIII^e siècle identifiée au « naturel », à la raison (universelle), au bon sens prend, vers le milieu du XVIII^e, sa vraie signification, les sources pendant des siècles, canalisées dans des cours d'eau rectilignes, enfermées dans des bassins de marbre, jaillissent enfin libres au milieu d'un grand bruissement de floraisons et de verdures, les lointains s'ouvrent vastes et bleus, le sentiment de la nature s'épanouit, et les grands pèlerinages s'épanchent à travers campagnes vertes, vallées et montagnes. Les documents de tels voyages se multiplient depuis les pages prosaïques et un peu maladroites encore d'un doyen Bridel jusqu'aux épanchements cadencés de Chateaubriand, aux harmonieuses *Méditations* de Lamartine. *La diligence*, poème en quatre chants du comte d'Etalleville (Paris, 1813) met des lumières charmantes sur cette première époque d'idylles champêtres et naïves.

Goethe, dans la campagne romaine, le regard pensif au loin, n'est-ce pas le symbole d'une époque nouvelle, où l'homme et la nature retrouvent ces rapports vivifiants qui ouvrent les portes à une humanité neuve ? Dans les *Affinités électives* il bâtit un jardin aux terrains accidentés aux coins silencieux et aux pavillons qui abriteront l'idylle sentimentale et romantique de ses couples créés par le destin.

Beethoven, parcourant, les cheveux au vent, les bois du Kahlenberg, nous en dit plus long que tous les commentaires de la *Pastorale*.

Nous en dit plus long que tous les commentaires de la *Pastorale*. La maison d'Annecy où, le dimanche des Rameaux de 1728, Jean-Jacques sentit son jeune cœur s'enflammer pour Mme de Varens, n'est plus. Mais partout les vestiges de ce grand pèlerin inquiet et instable et le paysage où il « était dans l'ivresse », nous entoure de ces charmes harmonieux, cet endroit qu'il a souvent après humecté de ses larmes et couvert de ses baisers ; ce paysage qui, depuis les jours de Bossey, lui signifiaient la première verdure et un bienfait indicible à son âme agitée. Ne sent-on pas plus frais le souffle de la *Nouvelle Héloïse* en parcourant ce pays où s'unissent des contours sauvages aux lignes empreintes de grâce et d'amour et où « le vallon Jean-Jacques Rousseau » fait durer les traces de son hôte passager ?

Une grande figure légendaire, mystique comme un mage, glorieux comme un prince des arts dont la vie fut comme une grande page héroïque, une synthèse de l'âme romantique, glorifié et méconnu jusqu'à nos jours, un artiste universel et amoureux pathétique surgit, symbole vivant de son temps : Liszt. Il a vécu la musique. Pour lui, sa vie fut son art. Jamais il ne fut de relations plus intimes entre l'amour et la création artistique. Depuis son exil sentimental avec la comtesse d'Agoult, ses pèlerinages à travers les paysages suisses en nomades bohèmes avec George Sand, jusqu'à son suprême refuge au sanctuaire de Bayreuth sa vie fut épopée, aventure, amour et musique et, en égrenant les harmonies poétiques et religieuses inspirées par les vallons de glaciale fraîcheur au bord des sources, les orages où les jeux d'eaux de la villa d'Este et le cantique sonore de ses cyprès, on sent le battement de ce grand cœur amoureux et solitaire et l'on croit avec ce mélomane sensible d'un récit de Tourgeniéff que les sources descendent sur nous de longs rayons bleus azurs. Et on pense à cette confession romantique : « *I live not in myself, but I become portion of that around me* ».

H.-S. SULZBERGER.